

Article

« Comment mesurer les progrès de la lecture? »

Jacques De Guise

Études littéraires, vol. 6, n° 3, 1973, p. 327-333.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500291ar>

DOI: 10.7202/500291ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

COMMENT MESURER LES PROGRÈS DE LA LECTURE ?

jacques de guise

Je n'ai pas pour mission de commenter cette enquête *, mais plutôt d'élargir le sujet de façon à lier cette première table ronde à celles qui viendront cet après-midi.

L'idée que je voudrais soumettre à votre réflexion est la suivante : les progrès de la lecture ne doivent pas se mesurer uniquement à partir des qualités du lecteur ou de ses conditions socio-économiques mais aussi et peut-être surtout à partir des qualités et des conditions socio-économiques des écrivains et des contenus des livres.

Évaluer ces progrès à partir du lecteur équivaut à évaluer un phénomène d'échange à partir de la demande. Or ici comme ailleurs, on peut penser que l'offre a tout autant d'importance. Ne considérer dans la lecture que les caractères du lecteur apparaît aussi incomplet sur un autre plan : c'est traiter le phénomène de l'exposition sélection¹ uniquement à partir des qualités des récepteurs ; or on sait très bien que la décision de s'exposer à un message dépend tout autant des contenus de ce message que des qualités de celui qui s'expose.

* Alain Bergeron, *Habitudes de lecture des Québécois*, Institut Supérieur des Sciences Humaines, Québec, Université Laval, 1973, 64 p.

¹ Les phénomènes de sélectivité sont bien connus en psychologie de la communication. Citons deux articles classiques :

H. H. Hyman et P. B. Sheatsley, « Quelques-unes des raisons de l'échec des campagnes d'information » in Levy A., *Psychologie sociale*, textes fondamentaux anglais et américains, tome I, Dunod 19, p. 154 sq. ; J. L. Freedman et D. O. Sears, « Selective Exposure », in L. Berkowitz, *Advances in Experimental Social Psychology*, Academic Press, vol. 2, 1965, p. 58 sq.

1. LECTURE ET ÉCRITURE PERMETTENT DE STOCKER LA CULTURE

Certes les qualifications du lecteur et ses conditions d'existence sont importantes: «Il faut un minimum de bien pour pratiquer la vertu». La lecture prend du temps. La lecture des romans, plus encore, selon la problématique de l'étude que nous avons, prend du temps libéré.

Plus encore, comme technologie des relations sociales, l'écriture est d'accès difficile. Elle pose un très important problème de codage et de décodage. Très longtemps les masses ont été illettrées. Très longtemps aussi une part importante des écrivains potentiels ont été illettrés et sont restés meuniers ou laboureurs. Même alphabétisés, beaucoup d'autres, contrairement à Henry Miller, n'ont pu s'arracher au cycle ordinaire de la survie et sont restés télégraphistes.

Cela a pesé très lourd sur l'évolution des sociétés. On dit encore que les idées mènent le monde: c'est inexact. Ce sont les idées-qui-circulent qui mènent le monde. Dans son ouvrage magnifique, *le Geste et la parole*², Leroi-Gourhan nous montre comment à partir d'un stade donné de développement, la culture prend peu à peu le pas sur la biologie comme facteur dominant de l'évolution humaine. Contrairement à ce que l'on croyait, l'émergence de l'homme a commencé par la station debout, qui a libéré la main, qui, à son tour, a libéré la bouche des tâches serviles. D'outil physique qu'elle était, la bouche est devenue un organe de communication. «On ne parle pas la bouche pleine», disent encore les mères à leurs enfants pour perpétuer l'archétype! C'est la communication qui a permis à l'homme de sortir de la biologie pour accéder au social. Il faut ajouter à cela la réflexion de Lapassade³: on ne sort du placenta maternel que pour entrer dans le placenta social.

L'hypothèse de Leroi-Gourhan débouche sur la main qui fabrique des outils; la station debout vide la main, la libère et la rend perfectible; la main devient le manche d'une cognée, d'un tournevis ou d'un levier... Mais il faut ajouter à l'œuvre de

² André Leroi-Gourhan, *le Geste et la parole*, Albin Michel, 1964-1965.

³ Georges Lapassade, *l'Entrée dans la vie*, éditions de Minuit, 1963.

Leroi-Gourhan un chapitre nouveau quand la main prend le stylet ou la plume pour devenir organe de communication sociale. C'est une révolution car non seulement on peut communiquer mais on peut stocker la culture et perfectionner l'homme du perfectionnement des « meilleurs » de ses prédécesseurs. Ce perfectionnement est si important que l'analphabète apparaît dans notre société comme un prématuré qui n'arrive jamais à terme.

2. LA PARTICIPATION À LA CULTURE, FACTEUR DE « SÉLECTION SOCIALE »

Dans une société comme la nôtre, l'alphabétisation devient le complément essentiel de l'hérédité. Mais les difficultés de codage et de décodage sont telles que longtemps seules les classes supérieures ont pu les surmonter. L'alphabétisation a dès lors perpétué les différences entre les classes comme l'hérédité a perpétué les différences entre les espèces. Elle a permis à l'élite d'abord basée sur la force physique de conserver une avance écrasante. Elle a permis de conserver entre les hommes une pyramide identique à celle qu'on trouve dans la nature, où les plantes, éternelles victimes sans défense, sont mangées par les gazelles et les gnous qui à leur tour servent de menus aux prédateurs. Les disciples de Pavlov⁴ ont très tôt découvert que le chien spectateur du conditionnement d'un autre chien se conditionnait lui-même. C'est ce qu'on a appelé les *vicarious processes* ou l'apprentissage accidentel (*incidental learning*). Je pense que c'est René Dubos⁵ qui fait le lien entre ces processus et le processus darwinien de sélection naturelle: c'est en voyant leurs congénères dévorés par les lions que les gazelles ont appris à les fuir d'instinct. De sorte que ces super-prédateurs doivent se contenter de dévorer les plus faibles. Essayons d'imaginer ce qui serait arrivé si les gazelles avaient pu lire et écrire, et stocker ainsi leur culture et leurs stratégies de survie: les lions auraient dû alors se contenter des gazelles illettrées!

⁴ C'est l'expérience de Kriagev; voir S. Tchakhotine, *le Viol des foules*, Gallimard, 1952, p. 36.

⁵ René Dubos, *Cet animal si humain*, Hachette, 1972.

Chez l'homme, à cause de la culture, l'alphabétisation est venue perturber les lois de la génétique, en ajoutant à la loi de la sélection naturelle celle de la sélection sociale. Cela va très loin. Non seulement les hommes se classaient-ils par leur aptitude à la lecture mais ils étaient à la merci des lettrés qui, dominant l'univers des significations, proposaient même les critères de classification. Les hommes de lettres sont ainsi devenus les « facteurs » peut-être les plus importants, les hauts fonctionnaires du management social.

3. DÉMOCRATISER L'ÉCRITURE

C'est sans doute pour cela que la démocratisation de l'école n'a pas entraîné les effets de nivellement que l'on aurait pu attendre. On a certes appris à tous les techniques de décodage ; mais il faut plus. L'alphabétisation semble être à la culture ce que le revenu décent est au statut socio-économique et tous les sociologues savent depuis longtemps qu'il ne suffit pas de gagner de l'argent pour changer de classe sociale. Maintenant qu'ils sont capables de lire, il faut que les gens acquièrent *le goût* de la culture. On pourrait le leur inculquer par conditionnement. Si les contenus des livres ne changeaient pas, cela équivaldrait à vouloir acculturer tout le monde aux valeurs et aux normes de la classe supérieure. Je pense que les chances de succès seraient minimes. Je crois aussi que nous ne serions guère plus avancés parce que les classes supérieures se redéfiniraient différemment, abandonneraient les aires culturelles qu'elles occupent ; à l'instar des migrations urbaines des riches vers la banlieue ou la campagne, on observait probablement des migrations culturelles par lesquelles la classe supérieure tenterait de vivre des possibles exclusifs encore inexploités.

Je ne crois pas, donc, que ce que nous constatons du progrès de la lecture soit très significatif. Certes la lecture constitue un indice important de la mobilité culturelle. Mais nous ferions sans doute un pas de plus en étudiant les caractéristiques sociales des écrivains et en examinant les contenus des œuvres littéraires. Plus clairement peut-être, je suggérerais que *la démocratisation de la littérature est plus liée à la démocratisation de l'écriture qu'à celle de la lecture.*

4. C'EST LA GRANDE CULTURE QUI APPARAÎT COMME SOUS-CULTURE OU CONTRE- CULTURE, NON LA CULTURE DE MASSE

Nous aboutissons ainsi au fameux problème de la culture de masse, jadis si cher à M. Morin⁶. On a volontiers vu dans ce phénomène une dégradation de la culture. Je pense à Rosenberg⁷, à Ortega Y. Gasset⁸, à E. Gilson⁹, à T. Adorno¹⁰... Dans l'idée de ces gens, la culture de masse se liait également à la commercialisation de la culture, qui prostituait les auteurs et les astreignait au processus de la production industrielle. Je préfère pour ma part y voir, avec des gens comme D. M. White¹¹, un phénomène de démocratisation de l'expression sociale.

Les tenants de l'hypothèse de la dégradation de la culture raisonnent comme si la littérature, par exemple, ne trouvait son épanouissement qu'en exprimant les phantasmes d'une élite, en empruntant pour en garantir la pureté, des codes complexes qui en assurent l'exclusivité. Le postulat qui préside à ce genre de réflexion veut que la masse des gens s'est elle-même écartée d'une culture minimale pour se gaver de « nourritures terrestres ». On pourrait cependant avancer l'hypothèse inverse : ce sont peut-être les artistes et les écrivains qui se sont détachés du gros du peloton avec leur « micro-milieu » de gens riches et « supérieurs ». On aboutit alors à l'idée que la « Culture » n'a guère été qu'une sous-culture, ou même qu'une contre-culture réservée aux épiscopables de la société et à leurs descendants. Tant que les écrivains ne seront que les grands prêtres de cette orthodoxie, la lecture chez les humbles risque fort d'être une mimique sociale grotesque et aliénante.

⁶ E. Morin, *l'Esprit du temps*, éditions de Minuit, 1963.

⁷ B. Rosenberg, « Mass Culture in America », in Rosenberg et White, *Mass Culture*, Free Press, 1957.

⁸ Ortega y Gasset, *la Révolte des masses*, Stock, 1961.

⁹ Étienne Gilson, *la Société de masse et sa culture*, Librairie philosophique, J. Vrin, 1967.

¹⁰ T. Adorno, « l'Industrie culturelle », in *Communications*, n° 3, Seuil, 1964.

¹¹ D. M. White, « Mass Culture. Another Point of View », in Rosenberg et White, *Mass Culture*, Free Press, 1957.

Tant aussi que durera cette situation, la littérature risque fort de n'être que le premier moment d'un « two-step flow » d'une communication sociale efficace. Certes elle continuera de servir son public « civilisé » de façon directe mais elle risquera de tirer le gros de ses influences des traductions et adaptations audio-visuelles pour le cinéma et la télévision.

Cela n'est pas mauvais en soi. Ce qui importe d'ailleurs dans tout cela n'est pas tellement l'utilisation d'une technique particulière de communication mais bien la communication elle-même. Mais il serait dommage qu'on en vienne là. Si l'image est plus facile à décoder et plus apte à susciter l'identification du spectateur, elle est aussi beaucoup plus globale et beaucoup moins précise. L'écriture au contraire, linéaire et analytique, finit pas être plus riche ; plus luxueuse aussi peut-être, étant à peu près à l'audio-visuel commercial ce que le bateau de croisière est à l'avion de ligne.

5. LA DÉMOCRATISATION DE L'ÉCRITURE POURRAIT AVOIR DES CONSÉQUENCES SOCIALES INATTENDUES

C'est la société ambiante qui apparaît pour l'individu la technologie par excellence de son achèvement ; la participation à cette technologie devient alors vitale. Dans une société petite et peu complexe, les relations interpersonnelles suffisent peut-être à assurer cette participation. Dans une société de type industriel cela ne semble pas suffire : sans une véritable diffusion de la culture, les hommes demeurent limités à un épanouissement régional. Il semble bien que ce fut longtemps le cas des Québécois. Il a fallu attendre la télévision pour en arriver à un sentiment du nous d'envergure nationale. Celle-ci a ruminé les œuvres de nos écrivains pour nous les rendre digestibles. Du côté des livres eux-mêmes, il a fallu attendre les recettes de cuisine et les courriers du cœur pour que certains ouvrages accèdent au rang de « best seller ». Puis les romans pornos ont étalé leurs couvertures lascives dans les pharmacies. On peut s'étonner de ce que les marchands de médicaments soient peu à peu devenus libraires ; mais l'adaptation des écrivains aux lecteurs peut aussi être vue comme un premier remède à l'anémie littéraire.

Freud soutient volontiers que l'imaginaire échappe au principe de réalité et partant à la répression libidinale. C'est peut-être vrai au niveau individuel ; au niveau social, l'existence de la censure contredit cette assertion. C'est sans doute en constatant cela que Marcuse¹² a proposé d'utiliser l'imagination, comme force d'évolution sociale. Vu sous cet angle, le slogan des étudiants de 68, «L'imagination au pouvoir», apparaît comme un appel à peine déguisé aux artistes et peut-être en particulier aux écrivains. On s'aperçoit soudainement que beaucoup de livres n'ont pas été brûlés uniquement parce qu'ils n'ont pas été écrits. Mais on peut aussi penser aussi que la température sociale est bien en dessous de Fahrenheit 451 et que le moment est venu d'une littérature directe, libérée de ce que Moles appelle les micro-milieus, qui ont trop longtemps servi de filtre et assigné les écrivains au «fonctionariat» du management social. L'«optiman» dont parle Dubos n'est pas forcément de l'élite. L'orientation de la littérature qui peut en découler nous conduirait peut-être au-delà d'une certaine liberté et d'une certaine dignité¹³.

*Département de sociologie
Université Laval*

¹² H. Marcuse, *Eros et civilisation*, éditions de Minuit, 1963.

¹³ B. F. Skinner, *Par delà la liberté et la dignité*, Robert Laffont, 1971.